

MONA

Son visage est défait, décomposé, et ses yeux sortent de sa tête. Une lourde larme coule sur sa joue déformée par les pleurs. Elle serre les mains contre sa bouche, tient son mouchoir comme si elle voulait s'étouffer avec. Elle me regarde et sa souffrance est vive, toujours la même chaque fois que je viens la voir, le mercredi après-midi depuis des mois. Sa douleur silencieuse me touche, s'imprime à l'intérieur de moi dans un grand vacarme. Peut-être parce qu'elle est pleine de couleurs. Du jaune, du vert, du mauve la dessinent, accompagnent les traits noirs et coupants de son portrait en mille morceaux. Ces trois mots auraient fait un bon titre pour cette *Femme qui pleure* de Picasso¹.

Cette toile, je ne me lasse pas de la regarder. J'ai passé des heures à l'observer, assise sur ce fauteuil en mauvais cuir, dans le calme de cette salle où le gardien ne semble plus prêter attention aux chefs-d'œuvre qui l'entourent. Je connais ce tableau par cœur. Souvent, quand j'ai un coup de cafard

¹ Les tableaux cités dans le roman ne sont pas tous situés en France, comme celui-ci qui se trouve en réalité au Tate Modern, à Londres. Une liste détaillée des œuvres mentionnées se trouve en fin d'ouvrage.

Point de fuite

ou de stress et que je veux me changer les idées, je ferme les yeux pour le reproduire sur l'écran blanc de ma mémoire. À la place du grand maître, je trace les formes pointues, le chapeau rouge surmonté d'une fleur bleue, le puzzle de cette tristesse qui me saute dessus dès que je l'aperçois au musée. Bien sûr, mon résultat n'est pas à la hauteur de l'original et ne le sera jamais, quels que soient mes efforts.

Tous les mercredis après-midi, avec une dizaine d'autres artistes en herbe, je rejoins madame Lenoir, la professeure d'arts plastiques, devant la billetterie du musée. On la suit au premier étage, devant une œuvre qu'elle a choisie pour nous. Perspective, ombres et lumière, mouvement, on se jette sur le papier à dessin pendant une heure et demie. Elle passe d'un élève au suivant, souligne les défauts de son doigt jauni par le tabac, se poste derrière nos épaules avec son œil perçant et ses mots francs. Elle n'est pas du genre à lancer des fleurs.

— *Les meilleurs d'entre vous ont encore tant de choses à apprendre pour se démarquer.*

Régulièrement, madame Lenoir prononce cette phrase à mon intention. Elle connaît mes objectifs, le concours à venir et l'intransigeance du jury.

— *Tu es capable de réussir, Mona, à condition de placer le dessin au-dessus de tout.*

Dans mon carnet de croquis, je dessine pendant des heures, partout et n'importe quoi. Des inconnus qui lisent leur journal, ma mère au téléphone et mon père fourré dans ses guides de voyage, un baiser d'Adri et Mathis, une casserole sur le feu, une canette abandonnée dans la cour du lycée ou le prof qui explique des théorèmes sans intérêt. Je croque mon quotidien à longueur de journée, mon crayon bien taillé entre les doigts. C'est plus sain qu'une cigarette,

plus addictif aussi, je crois. Madame Lenoir nous répète qu'il ne faut jamais lâcher. Gribouiller, gribouiller, gribouiller jusqu'à trouver son style. Sa manière unique et originale de représenter la réalité.

Pour dessiner, je préfère rester seule et debout. Je gravite à petits pas autour du modèle, j'avance, aussi concentrée qu'un faussaire sur un ersatz, et je recule pour changer de point de vue. Pendant le cours, les autres s'installent en tailleur sur le parquet, agglutinés comme un essaim d'abeilles, aussi bruyants qu'elles. Antonin, le nouveau, s'assied avec eux. C'est sa première après-midi parmi nous, mais ce grand blond aux cheveux en bataille a déjà pris sa place dans le groupe. Il est à l'aise, détendu, et les filles gravitent autour de lui comme des planètes brillantes. Leurs murmures et leurs rires me dérangent et ralentissent la cadence de mes traits. Je me retourne pour leur demander de baisser d'un ton et, déjà, Antonin me sourit, ne regarde plus que moi. Pendant que je poursuis mon travail, il étudie mes courbes avec insistance. Je le surprends à plusieurs reprises, plus absorbé par ma silhouette que par celle d'une odalisque du XIX^e siècle. Moi, je ne perds pas de temps à l'observer. Seul mon dessin compte. Mon crayon voyage sur la page et je termine l'exercice la première. Madame Lenoir relève quelques faiblesses que je m'empresse de rectifier, puis elle hoche la tête, se tourne vers une élève en difficulté tandis que je m'échappe au troisième étage. J'y retrouve Dora Maar, cette femme cassée de Picasso que j'aime tant.

YCAKE

Je la vois apparaître et c'est un éblouissement. Flaubert et son *Éducation sentimentale* n'auraient pas dit mieux.

Pas de chapeau de paille ni de robe en mousseline, mais un turban coloré dans sa chevelure couleur pourpre et une robe noire qui épouse son corps contre lequel j'ai envie de presser le mien. Une vague de chaleur m'irradie et mon pouls s'emballe violemment. Me ferait-elle perdre la tête ?

Je sens avec une détermination farouche que c'est celle que j'attends depuis toujours. J'avais la certitude, tout au fond de moi, que nos chemins finiraient par se rencontrer. Ce jour est arrivé et je n'ose y croire. C'est trop facile, trop beau, trop inattendu soudain, comme si l'Univers avait entendu mes prières. Le bonheur est là, à portée de main, à trente mètres de moi.

Mon oxygène, ma bouée, mon idéal, celle qui comblera mes nuits de solitude, qui me fera oublier la noirceur de ma vie passée. Toutes les filles que j'ai croisées ne lui arrivent pas à la cheville. Elle est la perfection, le rêve incarné. *Mon* rêve incarné.

Point de fuite

Je veux tout savoir d'elle : où elle vit, quelles études elle a entreprises, ce qu'elle aime par-dessus tout, ses passions, ses amours et ses désamours, ce qui l'habite au plus profond, ce qu'elle déteste, ce qui la fait frémir de plaisir ou d'horreur.

Je dois rencontrer ses amis, sa famille, et entrer, tel un conquérant, dans son royaume que je devine fort et fragile à la fois.

Je ne peux détacher mes yeux de sa silhouette ni de l'intensité de son regard. Il semble transpercer tout ce qu'elle observe comme si les portes du monde s'ouvraient derrière ses yeux gris.

Vais-je l'aborder aujourd'hui ? Peut-être.

Si je n'y parviens pas, je reviendrai à la charge, doucement mais sûrement, demain ou dans trois jours, peu importe. Comme l'aurait formulé ce cher Pindare, « ce que le destin nous refuse aujourd'hui, demain peut-être il nous l'accordera ».

Doucement... Oui, peut-être, mais pas trop quand même. Si je ne m'impose pas à elle, elle fuira, attirée par d'autres bras, d'autres bouches, d'autres cœurs. Certains l'approchent déjà d'un peu trop près et je ne peux le supporter.

Un sentiment de folie s'est emparé de moi, une folie ardente et délicieuse dans laquelle je m'enivre, celle qu'elle a provoquée par le seul battement de ses cils, par son geste désinvolte quand elle a remis en place une mèche de cheveux rebelle échappée de son turban, ou quand elle a incliné lentement la tête vers la gauche, dans ma direction, comme si elle avait senti ma présence.

Oui, je suis fou d'elle. Elle a capturé mon cœur en un claquement de doigts.